

XYZ. La revue de la nouvelle

La lettre d'amour

Michel Cyr-Garneau



Numéro 57, printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4439ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cyr-Garneau, M. (1999). La lettre d'amour. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (57), 18–26.

La lettre d'amour

Michel Cyr-Garneau

A peine avait-il appris à lire que, déjà, Francis devait aller payer les factures, effectuer les dépôts et répondre à certaines lettres. Il n'avait pas encore 9 ans quand sa mère le proclama *secrétaire officiel* de la maison. Habituellement, le jeune garçon n'éprouvait pas trop de difficulté à remplir ses nouvelles fonctions, puisque le courrier ne contenait que des comptes ou des rappels de versements. Sa mère lui dictait alors les réponses ou, mieux, l'unique réponse : « Monsieur, j'irai vous voir quand mon mari aura envoyé l'argent qu'il gagne présentement dans le bois. Merci de patienter. » Elle lui faisait signer *Fernande Lemieux* sur la ligne appropriée et, aussitôt, s'emparait du crayon pour ajouter une croix sous son nom.

— Francis, descends vite lire la lettre que ton père a envoyée, crie Fernande depuis sa cuisine. Je reconnais son écriture. Viens, mon garçon, ça fait plus d'un mois qu'on n'a pas eu de ses nouvelles.

Obéissant, le gamin s'arrache à sa lecture et prend le temps de poser son livre sur l'oreiller. Il le renverse afin de marquer sa page avant d'emprunter l'échelle.

— Je ne sais pas si je peux comprendre l'écriture de papa, maugrée le fils devant la feuille que sa mère tire de l'enveloppe avec soin, pour ne pas déchirer le chèque qui l'accompagne. Il écrit au son et souvent je ne comprends pas ce qu'il dit tellement c'est bourré de fautes. Ce n'est pas comme dans un livre de lecture où les lettres sont toutes formées de la même manière.

Loin de se laisser démonter par l'argument de son fils, Fernande lui rappelle que, même s'il n'a pas fait un cours classi-

que, son père se débrouille assez bien pour quelqu'un qui n'a pas terminé sa deuxième année.

— Si t'avais vécu la crise de 29, mon garçon, tu te moquerais pas mal des fautes de français. Lis-moi sa lettre et occupe-toi-z'en pas, ordonne-t-elle d'une voix qui ne prête à aucune riposte.

Francis scrute en silence le papier paternel. Gêné par le ton sec des phrases et la froideur du contenu, il lève les yeux de la page et rencontre ceux de sa mère. L'enfant ne se résigne pas à répéter ces informations par trop terre à terre. Il ne parvient pas à ouvrir la bouche, car il est certain que les propos de son père ne sont pas ceux tant attendus par Fernande.

Nerveuse, crispée, impatiente, la mère se mordille la lèvre supérieure. Elle s'exclame :

— Francis, dors-tu ? As-tu perdu ta langue ? Pourquoi tu lis pas ?

Francis cherche l'intonation juste, se racle la gorge. Incapable de révéler ce qu'il lit, il se rappelle que sa mère est analphabète et décide d'inventer la lettre espérée :

À ma tendre Fernande.

Si tu savais comment je m'ennuie de toi et des enfants.

Silence

Le temps est long sans toi, mon amour. Je compte les jours et les semaines qui me restent à faire.

— Où est-ce qui dit « mon amour » ? Montre-moi « amour » sur le papier, demande Fernande très émue.

— Ici, maman, raconte Francis en indiquant du doigt le mot *mouche*, cela veut dire « amour ». Ce serait tellement plaisant si tu voulais apprendre à lire. Tu pourrais te distraire avec des romans.

— Penses-tu, rétorque la mère, qu'avec quatre enfants dont deux encore aux couches, une femme a du temps pour les romans d'amour ? Continue ta lecture pis garde tes commentaires pour toi. Continue, mon garçon.

Francis remet la feuille à hauteur d'yeux et prévient Fernande que les silences traduisent ses efforts de déchiffrage.

Silence.

— Curieux ! Ta tante Marie n'a jamais autant de misère à lire ton père. À part jouer, qu'est-ce qu'on vous apprend à l'école ?

Ma douce, achète-toi une robe à ton goût. Tu sais comment j'aime te voir parader dans une nouvelle toilette. Un rien t'habille et c'est avec rien sur le dos que je te trouve la plus belle.

— Francis, interrompt Fernande, on jurerait que ton père devine mes pensées. Pas plus tard qu'hier, dans le catalogue Sears, j'en ai vu une qui me plaît pas mal. On va la commander ensemble aussitôt que tu auras terminé. Surtout qu'il me donne la permission. Relis donc la dernière phrase.

— « Et c'est avec rien sur le dos que je te trouve la plus belle. »

— C'est ben ce que j'avais entendu. Il faut que j'avertisse ton père de pas trop en dire sur ses lettres. Il y a des choses, entre un mari pis sa femme, qu'un enfant doit pas savoir.

Silence.

Mon amour, à mon prochain congé, on demandera à ta mère de garder les enfants pour avoir une couple de jours à nous, en amoureux, comme au début de notre mariage.

Fernande se penche sur l'épaule de son garçon pour lui murmurer :

— Ça nous ferait du bien ! Jamais j'aurais imaginé qu'il pensait comme moi. Ah ! Francis, si tu savais toute l'amour que j'ai pour cet homme-là. Y a été le premier... et le seul, je tiens à te le préciser. Je crois ben que si le bon Dieu viendrait le chercher, je pourrais pas me remarier. Je l'aime trop. Continue, sinon je vais me mettre à rêvasser.

Silence.

Dis à Francis que papa va lui acheter une bicyclette à trois vitesses, s'il a des bonnes notes à la fin de l'année et s'il t'aide dans la maison.

Silence.

Je dois, mon amour, terminer cette lettre avant que l'ennui me prenne et que j'aïlle moi-même te la porter. Je t'embrasse fort et, à ton tour, embrasse les enfants pour moi. Ton Paulo.

— Voilà madame, rajoute Francis, j'ai accompli mon travail de lecteur malgré les pattes de mouche.

— Sois gentil, mon grand garçon, recommence encore une fois. C'est la plus belle lettre que ton père m'a envoyée depuis nos fiançailles. Relis-la une autre fois.

— Maman, j'étais dans les champs avec la chèvre de Monsieur Séguin lorsque tu m'as appelé pour te faire la lecture. Moi aussi, je veux savoir comment se termine mon histoire.

— Es-tu en train de devenir fou ? demande la mère visiblement affolée. T'étais pas dans les champs, t'étais en haut. Je commence à croire que ton père a pas tort de dire que la tête trop souvent fourrée dans les livres, c'est pas bon pour le génie. Pis à part ça, mon jeune, tu devrais savoir qu'entre ta chèvre et ta mère c'est ta mère qui doit toujours passer en premier. Tiens, discute pas et reprends sa lettre.

Francis, au bord de la panique à la seule idée de répéter le récit inventé pour plaire à sa mère, se racle de nouveau la gorge et fixe la feuille noircie, devenue plus brûlante qu'un tison. Il s'accorde plusieurs secondes pour *re-lire*, à quelques expressions près, la lettre de son cru.

Après cette seconde lecture, Fernande, frétille et rassasiée, remet la feuille dans son enveloppe et la coince dans la bretelle gauche de sa brassière, la droite faisant office de boîte à mouchoir.

Fier de sa mémoire, et surtout content d'avoir atteint son objectif, Francis attaque le premier barreau de l'échelle quand il entend frapper à la porte. Avant que Fernande ne réalise ce qui se passe, Marie est à l'intérieur, se frottant les pieds sur le carton usé. Elle court embrasser son filleul qui lui rend les bises par des sourires et continue son ascension.

— Désolée, s'excuse la sœur, d'arriver comme un cheveu sur la soupe. Je suis pressée. Pourrais-tu me raccourcir une jupe, ma bleu marine ? Ce soir, j'ai un rendez-vous et je voudrais la mettre à cause de ses plis. Elle était à la mode l'année dernière mais, à la radio, Thérèse Larochelle-Roy a annoncé que les robes se portent maintenant à deux pouces au-dessous du genou. Puis, à toi, je peux l'avouer, je me trouve « pas pire » dans

cette jupe, elle m'avantage. Disons que j'ai passé de bons moments les fois que je l'ai mise. En plus, mon horoscope conseille d'attacher une attention particulière à la couleur bleue. Alors, autant mettre toutes les chances de mon bord.

Absorbée par les mots d'amour de Paul, Fernande laisse Marie réciter sa litanie. Perdue dans ses rêveries, souriante, les yeux absents et la main sur la poitrine, elle ne l'a pas écoutée.

— Doux Jésus, nous prépares-tu une crise de cœur ? Assieds-toi, t'es toute pâle. T'es pas encore enceinte ? Ce serait le comble. Parle ! Dis quelque chose ! Tu m'inquiètes !

— Énerve-toi pas, petite sœur, halète Fernande. Tu as devant toi la femme la plus heureuse du village. Mon Paulo vient de m'écrire qu'il m'aime à la folie, qu'il me trouve la plus belle quand j'ai rien sur le dos et qu'à ses prochaines vacances il va m'amener faire un deuxième voyage de noces. Y est même allé jusqu'à promettre un bicycle à Francis, s'il réussit bien à l'école. Je te l'ai toujours dit que mon homme était capable de chaleur. J'en ai maintenant la preuve écrite.

— Je suis contente pour toi, répond Marie. C'est certainement la première fois que ton Paul s'échauffe ailleurs que sur un lit. D'habitude ses lettres ressemblent plus à une liste d'épicerie qu'à un poème de Ronsard. Au fait, je me demande ce que tu peux appeler une preuve écrite : tu ne sais pas lire.

— Tu oublies que Francis est maintenant capable de lire et qu'il le fait très bien par-dessus le marché. Tiens ! lui lance Fernande en sortant l'enveloppe déjà chaude, comme on brandit avec fierté un trophée ou une médaille. Si c'est pas une preuve ça, madame, que j'aille brûler en enfer pour l'éternité !

Marie, incrédule devant la métamorphose de son beau-frère, ouvre l'enveloppe et commence la lecture à haute voix puisqu'elle sait pertinemment qu'il écrit au son :

Bonjour

Je t'écri pour te doné de mé nouvelle. Icitte, on se fait mengé par lé mouche. Y en a jamai tant eu. Tu me r'connaitra pas, j'ai la fasse toute défette par cé modite mouche.

Je t'envoie de l'argent pour payé les poto et la ridel de l'eskalier. J'ai toujours peur q'un enfant ce bless dent l'échel.

N'obli pas de redoné à ta mère l'argent que tu lui a ampreinté. Jé jamai aimé arvoir des dette avec ta famille. Si je té marié, s'est que je peux te fêre vive, toé, pi les enfant.

Essaye don doccupé Francis à aute chose que lé livre. Y est assé grand pour fende le bois au lieu de passé sé journées à ce raconté des istwoires.

Je panse que je t'é tout di. Embrace les enfant pour moe. Paul»

— Ma pauvre Fernande, je ne sais pas où tu as pris ces fabulations, mais je peux te jurer que la lettre de Paul est pareille aux autres : froide et sèche. J'aurais aimé te dire ce que tu veux entendre, mais encore aurait-y fallu qu'il l'écrive.

Fernande reprend lentement la lettre de son mari et la replace dans son soutien-gorge. Puis elle se lève, se dirige vers la porte et, avec un calme qui ne lui ressemble pas, exhorte sa sœur à ne plus remettre les pieds dans sa maison.

— Jamais je pourrais croire, lui hurle-t-elle, que tu puisses être jalouse à ce point-là. Va-t'en, Marie ! Et avise-toi pas de revenir. Je ne supporterai pas qu'on soit méchantes entre sœurs. Fais ta vie, ma fille, mais tu viendras pas semer le trouble dans mon ménage.

Marie n'en croit pas ses oreilles : sa sœur l'accuse de vouloir mettre la bisbille dans son couple. Se brouiller pour avoir lu une pauvre lettre de son beau-frère ! Au lieu de se défendre, elle appelle Francis pour qu'il la reprenne.

Francis ne semble pas comprendre pourquoi les gens autour de lui réclament une fois de plus sa présence. Il essaie de se défilier en annonçant que sa marraine pourrait la lire puisqu'elle est maîtresse d'école.

— Je l'ai fait, mon chéri, répond la tante, mais ta mère ne veut pas croire ce qui est marqué sur le papier. Elle vient de me jeter dehors et me reproche tous les péchés de la terre. Si je veux partir la conscience en paix, il faut que tu relises la lettre de ton père devant moi.

Pendant que parlait la marraine, le gamin a compris sa bétise. Il jette un coup d'œil à sa mère. Fernande sort la feuille de sa cachette et la lui remet sans prononcer une syllabe. Il prend la lettre, la retourne dans le bon sens et n'a d'autre choix que de s'exécuter :

Bon-jour

je-t'-é-crit... pour-te-do-né-de-mé-nou-vel-le.

Icit-te-on-se-fait... men-gé-par-lé-mou-che...

Avant qu'il n'ait le temps de lever les yeux, Francis reçoit une claque sur l'oreille gauche et une autre sur la joue droite. La surprise a empêché son cerveau de commander les pleurs. Il voit la main de sa mère prête à continuer et celle de sa tante qui la retient :

— Arrête, Fernande, tu ne vas pas battre le petit parce qu'il a enjolivé un peu la lettre de son père.

— Dans ta chambre, mon garçon, pis pas de dessert de la semaine, ordonne Fernande. On réglera ça quand on sera seuls. Je vais te montrer qu'est-ce qui arrive aux menteurs. Dans ta chambre !

Francis sait qu'insister ou argumenter quand sa mère se trouve dans un pareil état ne ferait que l'enrager davantage. Il laisse tomber le papier et se prend les joues à deux mains en marchant jusqu'à l'échelle. Il monte et attend d'être dans sa chambre pour commencer à sangloter.

De son côté, Fernande essaie de se contenir du mieux qu'elle peut devant sa sœur. Elle ramasse la lettre de Paul, secoue la tête pour se convaincre qu'elle ne rêve pas tandis que Marie récupère son sac à main.

— Il ne me reste plus grand-temps si je veux me faire une beauté, ricane la sœur. Fernande, repose-toi donc. Les petits dorment. Je reviendrai pour ma jupe.



Durant les premiers temps qui suivirent la lettre d'amour, Fernande s'est changée en statue de marbre. Elle accomplit ses activités mieux qu'une automate. Personne ne manque de quoi

que ce soit, mais, surtout, personne n'a droit à un traitement de faveur. Heureusement, les enfants ont été tranquilles et l'aîné égrène sa punition à la lettre, sans jeu de mots : école, repas sans dessert et chambre.

Au troisième jour, il est saisi à son retour de l'école par les odeurs de pommes chaudes et de cannelle. Il note que sa mère, coiffée et endimanchée comme si elle s'apprêtait à sortir ou à recevoir, est de belle humeur. La radio joue. Francis pivote sur lui-même à la recherche de la valise de son père ou de quelque indice pouvant expliquer ses agissements. Il est confondu quand elle lui sert un pâté de morue, son mets préféré.

— Merci, maman, t'es gentille d'avoir préparé de la morue.

— Je l'sais, je l'sais, se contente-t-elle de répondre avec un sourire à peine masqué. Où as-tu pris qu'une femme est plus belle avec rien sur le dos ?

Le gamin veut répondre, mais s'aperçoit qu'il a la bouche pleine et qu'il se fera rabrouer s'il émet un seul son. Il lève la main pour demander un temps d'arrêt.

— L'autre jour, quand je jouais chez Simon, son père a dit à madame Jacqueline : « Un rien t'habille, et c'est avec rien sur le dos que je te trouve la plus belle. » J'ai trouvé ça beau et j'ai appris la phrase par cœur. J'étais fier de pouvoir la placer sous le crayon de papa.

Fernande se tait, satisfaite de la réponse servie par son fils. Les idées se chamaillent dans sa tête. Elle regarde son garçon manger avec appétit. Elle remplit son verre de lait, remet le bouchon sur la pinte et la dépose dans le seau d'eau froide. Elle prend la tarte sur le comptoir et la place au centre de la table. Devant les yeux émerveillés de son fils, elle justifie son geste :

— J'ai été un peu trop sévère avec toi. J'ai réfléchi et je reconnais ton grand cœur. Maman n'est plus fâchée et, pour réparer mon emportement, j'ai cuisiné des plats à ton goût.

— Moi aussi, je veux te faire plaisir, ajoute Francis en s'essuyant la bouche avec la manche de sa chemise. Je me charge de la vaisselle après le souper.

Elle rougit, repique quelques épingles dans ses cheveux, ajuste la ceinture de son tablier :

— Au lieu de laver la vaisselle, propose Fernande, j'aimerais que tu relises la lettre de ton père comme la première fois que tu l'as lue. Tu lis tellement bien.